Document generated on 08/09/2025 2:11 p.m.

Québec français

La face cachée de la plume

Benoit Doyon-Gosselin

Number 170, 2013

Mémoires de Gabrielle Roy

URI: https://id.erudit.org/iderudit/70507ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)
1923-5119 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Doyon-Gosselin, B. (2013). La face cachée de la plume. *Québec français*, (170), 54–56.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 2013

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

La face cachée de la plume

PAR BENOIT DOYON-GOSSELIN*

LORSQUE GABRIELLE EST DÉCÉDÉE, le seul Roi que je connaissais était celui de la montagne. Il faut dire qu'en 1983, j'avais sept ans et que mes premières préoccupations littéraires se limitaient à un nombre impressionnant de « livres dont vous êtes le héros ». Trois ans plus tard, c'est plutôt un certain Patrick qui grava dans ma mémoire le nom de famille Roy. Au cours des années cégépiennes ou peut-être en cinquième secondaire, j'ai découvert Gabrielle Roy à travers la lecture de *Bonheur d'occasion*. Comme la plupart des lectures obligatoires à dix-sept ans, le livre me tomba des mains après quelques pages. Je ne le savais pas encore, mais cela avait moins à faire avec le roman de Roy qu'avec une maladie héréditaire rare : le virus balzacien. Tout roman réaliste, surtout du XIX[e] siècle français, me donnait une rage d'urticaire avec laquelle je lutte difficilement encore aujourd'hui. Mais je comprends l'importance de *Bonheur d'occasion* pour l'histoire littéraire du Québec. La parution du livre en 1945 (avec *Le Survenant* de Guèvremont) a permis à la littérature québécoise d'entrer dans la modernité romanesque, qui semblait bien en retard par rapport à la poésie. Je crois tout de même que le premier roman de l'auteure ne permet pas d'apprécier pleinement la suite de l'œuvre, bien plus fascinante pour celui ou celle qui s'intéresse aux fictions de la Franco-Amérique.

À mi-chemin entre un retour sur l'œuvre et une appréciation un peu tardive de la prose royenne, je propose de traiter de trois aspects : les appartenances nationales de l'auteure, l'imposante stature de Roy en lien avec la littérature franco-manitobaine et enfin ma façon d'aborder son œuvre trente ans après son départ. Je resterai dans le subjectif, dans le rapport singulier qu'entretient un lecteur avec une œuvre.

DE MULTIPLES APPARTENANCES

L'œuvre de Gabrielle Roy et la place de l'auteure dans l'institution littéraire témoignent de multiples appartenances nationales. Ayant publié toute son œuvre au Québec et en France, elle possède une place de choix au sein de l'institution littéraire québécoise. En même temps, sa naissance au Manitoba, sa maison d'enfance à Saint-Boniface – une ville à part entière avant son annexion à Winnipeg au début des années 1970 – et ses nombreux récits se déroulant dans les Prairies la lient à la littérature franco-manitobaine. L'ombre de Roy demeure toujours présente pour celui qui écrit et publie au Manitoba.

Il existe toutefois une autre appartenance nationale, à peu près unique autant pour l'époque qu'aujourd'hui, que certains lecteurs ne connaissent pas. François Ricard l'affirme mieux que moi dans sa magistrale biographie : « On peut dire que Gabrielle Roy est probablement, jusqu'à ce jour, le seul écrivain véritablement "canadien", au sens fédéral du terme, c'est-à-dire le seul dont l'œuvre transcende vraiment la barrière linguistique et qui est considéré également par les deux communautés – ou par les deux institutions littéraires – comme un de leurs membres à part entière[1]. »

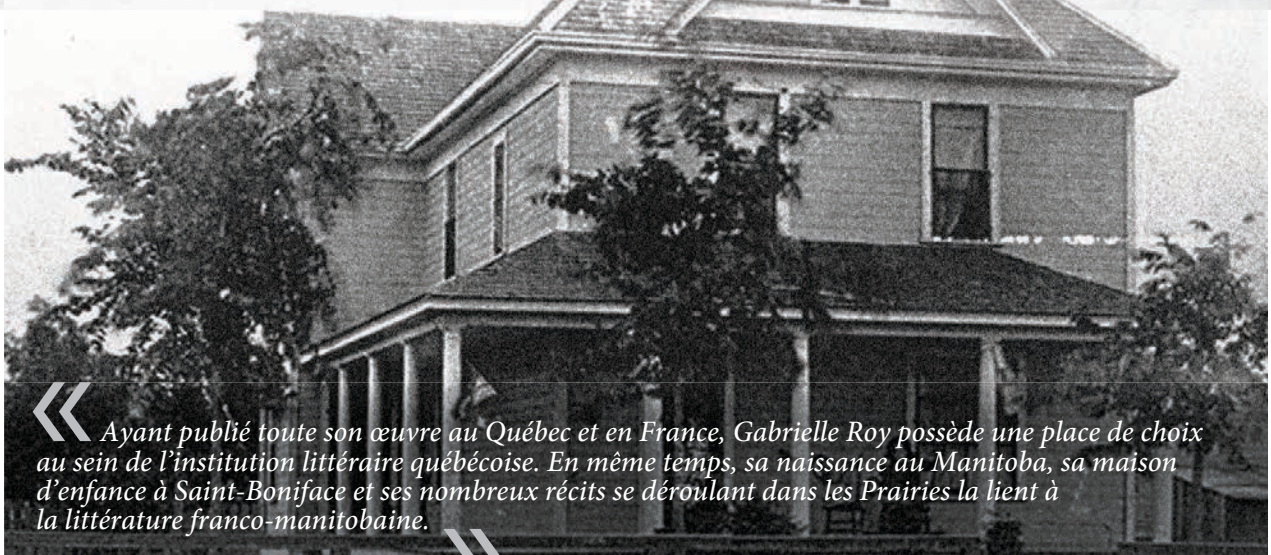
Parfaitement bilingue, Roy restait consciente de son public anglophone. Elle souhaitait revoir les traductions de ses œuvres et d'une certaine façon s'appropriait les versions anglaises, qui devenaient à ses yeux des textes originaux à part entière. Ainsi, Roy doit être également considérée comme une écrivaine canadienne. De mémoire, au cours des dernières décennies, Yann Martel me semble l'écrivain qui se rapproche le plus de l'écrivain canadien toujours dans le sens fédéral. Signe des temps, tout en se rapprochant de Roy, Martel s'en éloigne par le choix de la langue d'écriture.

Cependant, l'appartenance la plus paradoxale de Gabrielle Roy n'est pas nationale, mais plutôt générique. Je commettrai peut-être une hérésie pour les spécialistes de l'œuvre, mais je ne considère pas Gabrielle Roy comme une grande romancière. Certes *Bonheur d'occasion* est un grand roman, mais malgré le désir de l'auteure d'écrire un autre grand roman, il faut considérer que ses œuvres de fiction majeures restent les recueils de nouvelles *Rue Deschambault*, *La route d'Altamont* et *Un jardin au bout du monde*. De ces trois livres, seul le dernier est considéré comme un recueil de nouvelles. Je sais bien pourquoi, au plan éditorial, un roman d'une écrivaine ayant gagné le Femina se vend mieux qu'un recueil de nouvelles. Je sais aussi qu'il en va des genres comme il en va des saveurs de crème glacée. Cependant, quand je lis, dans l'édition du centenaire ou dans les éditions précédentes que *Rue Deschambault* et que *La route d'Altamont* sont respectivement le quatrième et le sixième romans de Roy, je reste perplexe. Il n'est pas question de discourir sur la théorie des genres dans le cadre de cet article. L'auteure souhaitait peut-être des romans[2], mais elle a réussi à faire mieux que des romans remarquables dans un genre beaucoup plus difficile. Alors, grande écrivaine sans l'ombre d'un doute, dont les meilleures œuvres ne sont pas des romans. Ce constat n'enlève rien à la postérité de l'œuvre, mais il remet en perspective l'évolution des publications.

L'ÉCRIVAINE TOUTE-PUISSANTE

Lorsque je suis arrivé au Manitoba en 1998, j'ai entrepris une maîtrise à l'Université de Saint-Boniface, qui était toujours à l'époque un Collège universitaire. La pression des pairs – enfin je l'avais peut-être inventée de toutes pièces – me poussait naturellement à travailler sur Gabrielle Roy. Pourtant, deux présupposés alimentaient mes hésitations. D'une part, avec une naïveté mal placée, je croyais que tout avait été dit sur Roy et que d'écrire le 2 538[e] mémoire de maîtrise sur son œuvre ne servirait ni à moi ni à l'avancée des connaissances. D'autre part, je considérais qu'il devait exister d'autres auteurs franco-manitobains contemporains qui méritaient que l'on s'y attarde. Si j'avais tort en ce qui concerne le premier point, ma deuxième réflexion visait juste.

Gabrielle Roy, à l'instar d'Antonine Maillet, fait partie de la première génération d'écrivains de la francophonie canadienne et, à ce titre, elle n'avait pas le choix de quitter le Manitoba pour être publiée et s'intégrer à l'institution littéraire déjà en place au Québec. Il n'existait pas de lieu de publication en français au Manitoba dans les années 1940. Je rappelle que la première maison d'édition franco-manitobaine, les Éditions du Blé, a vu le jour en 1974, donc près de trente ans après le début de la carrière de Roy. La carrière de l'écrivaine se déroule pendant de grands chambarde-



« Ayant publié toute son œuvre au Québec et en France, Gabrielle Roy possède une place de choix au sein de l'institution littéraire québécoise. En même temps, sa naissance au Manitoba, sa maison d'enfance à Saint-Boniface et ses nombreux récits se déroulant dans les Prairies la lient à la littérature franco-manitobaine. »

Maison natale de Gabrielle Roy, 375 de la rue Deschambault, Saint-Boniface. © Société historique de Saint-Boniface

ments de la culture et de la littérature canadienne-française. En effet, Roy s'inscrit dans la littérature canadienne-française alors que celle-ci devient la littérature québécoise à la fin des années 1960. Au même moment, les autres littératures francophones du Canada se redéfinissent au niveau provincial et on commence à parler de littérature franco-manitobaine ou encore de littérature franco-ontarienne. Si l'écrivaine est toujours restée mal à l'aise avec le nationalisme québécois, elle n'a pas véritablement participé au développement de la littérature franco-manitobaine. Pourtant, sans le vouloir, Gabrielle Roy demeure l'arbre qui cache la forêt. Je m'explique.

En 2007, je donne mon premier cours panoramique sur les littératures francophones du Canada à l'Université Laval. Après avoir regardé le plan de cours, une étudiante lève la main : « Monsieur, votre cours me fait un peu peur. Je lis le nom des auteurs étudiés et outre Gabrielle Roy, je ne connais personne ». Les noms de Gérald Leblanc, Jean Marc Dalpé, J.R. Léveillé, France Daigle et Daniel Poliquin étaient pour une grande partie de la classe de purs inconnus. Évidemment, dix ans après moi, les étudiants avaient peut-être lu, dans leur cégep respectif, *Bonheur d'occasion*. Savaient-ils même que Roy était née au Manitoba et que les passages les plus touchants de son œuvre se trouvaient justement dans les fictions de la veine manitobaine : « […] sur le pont [Provencher] maman me dit qu'elle aimerait pouvoir aller où elle voudrait, quand elle le voudrait. Maman me dit qu'elle avait encore envie d'être libre ; elle me dit que ce qui mourait en dernier lieu dans le cœur humain ce devait être le goût de la liberté ; que même la peine et les malheurs n'usaient pas en elle cette disposition pour la liberté…[3] »

Roy, un chêne majestueux, cache la forêt : plusieurs poètes, quelques romanciers, des dramaturges ayant fait le choix de rester au Manitoba pour participer activement à l'institution littéraire franco-manitobaine. Une forêt frêle et fragile en quête d'une légitimité impossible à acquérir pleinement. Mon mémoire de maîtrise sur le premier roman de J.R. Léveillé contribua de modeste façon à prouver que Gabrielle Roy n'était pas la seule écrivaine valable issue du Manitoba. Léveillé, certainement l'écrivain vivant le plus important du Manitoba, propose une esthétique aux antipodes de Gabrielle Roy.

LIRE À REBOURS

Si en 2013 je devais faire découvrir la plus célèbre écrivaine canadienne-française (je répète que le qualificatif n'est pas anachronique dans le cas de Roy) à un nouveau public, il faudrait lire à rebours. Au lieu de restreindre l'angle d'approche à l'histoire littéraire du Québec et de relever l'importance du roman réaliste *Bonheur d'occasion* pour celle-ci, il serait plus profitable de commencer par le véritable chef-d'œuvre de l'auteure : *La détresse et l'enchantement*. L'autobiographie inachevée témoigne d'une douloureuse lucidité empreinte d'un humanisme qui permet d'apprécier à sa juste valeur les œuvres précédentes. Elle permet également de saisir plus finement l'appartenance continentale de l'écrivaine. Dès les premières pages, Roy traite d'un thème omniprésent chez elle : le sentiment d'illégitimité du minoritaire. Sauf qu'il ne s'agit pas de l'*alter ego* Christine ou encore du Sam Lee Wong des œuvres de fiction, mais bien de Roy, vieillissante, se remémorant la jeune Gabrielle ayant un peu honte de sa mère et d'elle-même à cause de leur nationalité canadienne-française : « Cette humiliation de voir quelqu'un se retourner sur moi qui parlais français dans une rue de Winnipeg, je l'ai tant de fois éprouvée au cours de mon enfance que je ne savais même plus que c'était de l'humiliation. […] j'avais fini par trouver naturel, je suppose, que tous, plus ou moins, nous nous sentions étrangers les uns et les autres, avant d'en venir à me dire que, si tous nous l'étions, personne ne l'était donc plus.[4] »

Soi-même comme un autre de Ricœur vient en tête de liste pour apprécier comment Roy, dans la majorité des œuvres précédentes, met en scène des personnages souvent aliénés, mais appartenant tous à cette même Terre des hommes. On pense en effet à Martha de Volhynie, au vagabond parent lointain ou aux « Deux nègres » qui introduisent *Rue Deschambault*.

On a beaucoup parlé à partir des années 1990 de multiculturalisme, de mondialisation et d'analyse littéraire interculturelle. Bien avant la lettre et circonscrite aux Prairies canadiennes, Gabrielle Roy écrivait l'interculturalité. En plus de son œuvre fictionnelle, on peut remonter jusqu'aux reportages parus entre 1942 et 1944 dans *Le Bulletin des agriculteurs* et réunis dans le recueil au titre magnifique : *Fragiles lumières de la terre*. Quel francophone, dans les années 1940, pouvait écrire sur les Huttérites, sur les Mennonites ou encore sur la Petite Ukraine ? Dans les reportages, on découvre une écrivaine sensible qui s'intéresse réellement à d'autres minorités pas si différentes de la sienne.

À la relecture de cette autobiographie publiée l'année suivant sa mort, je remarque que la mémoire ou plutôt le souvenir des lieux d'antan, comme Somerset, Marchand ou Cardinal, touche profondément l'écrivaine. Roy découvre également que ses ancêtres étaient des Acadiens, ce qui l'inscrit définitivement dans l'esprit du voyage et de l'errance. Le lecteur ne peut être insensible devant cette introspection qui, bien que réelle, s'apprécie comme un roman : « De la naissance à la mort, de la mort à la naissance, nous ne cessons, par le souvenir, par le rêve, d'aller comme l'un vers l'autre, à notre propre rencontre, alors que croît entre nous la distance[5] ». Cette distance entre Roy, écrivaine accomplie et Gabrielle, écrivaine en devenir, c'est celle qui nous habite tous. On le vit chacun à notre façon de l'enfance au vieil âge. De mon côté, cette distance m'habite une première fois en raison de l'œuvre de Gabrielle Roy. Entre mon premier contact avec *Bonheur d'occasion* à dix-sept ans et ma relecture de *La détresse et l'enchantement* à trente-sept ans, je comprends mieux la puissance de la prose royenne, car « apprendre à se connaître et à écrire était bien plus long que je n'avais d'abord pensé[6]». En lisant à rebours, en sautant quelques textes moins intéressants, je finirai par revenir au roman de 1945 et sans m'en rendre compte, *Bonheur d'occasion* deviendra l'antidote de mon virus balzacien. Il n'est jamais trop tard pour apprécier les œuvres majeures.

* * *

Lorsque Gabrielle est née, le 4 septembre 2004, j'avais tout lu de la grande écrivaine. Un destin militaire m'avait amené à refaire le même voyage – tant réécrit – des collines du Québec jusqu'à la rue Deschambault. Ce même destin m'avait permis de rencontrer une Acadienne déménagée à Saint-Boniface qui deviendrait plus tard la mère de mes enfants. Ainsi ma petite misère à moi se nommerait Gabrielle et son surnom petit désespoir à la mémoire de la voyageuse dans la vie comme dans les mots. ✺

* Professeur agrégé à l'Université Laval

Notes

1 François Ricard, *Gabrielle Roy. Une vie*, Montréal, Boréal, p. 494.
2 D'ailleurs, dans son autobiographie, elle parlera du dernier « chapitre » de *Rue Deschambault*.
3 Gabrielle Roy, *Rue Deschambault*, roman. *Édition du centenaire*, Montréal, Boréal, 2010, p. 89.
4 Gabrielle Roy, *La détresse et l'enchantement*, Montréal, Boréal, 1984, p. 13.
5 *Ibid.*, p. 80.
6 Gabrielle Roy, *La route d'Altamont*, roman. *Édition du centenaire*, Montréal, Boréal, 2011, p. 166.